

en France depuis la célèbre discussion entre Orfila et Raspail, au sujet du procès Lafarge, et depuis que M. Marsh lui-même a constaté que plusieurs autres métaux pouvaient avoir la même apparence que l'arsenic déposé en petites taches brillantes sur les lames de cuivre dont on se sert pour le découvrir.

Sur ces deux derniers points il cite les faits suivants : " M... homme marié, vivait dans un état d'aisance, il y a douze ans, à Montréal, et fut atteint soudainement de vomissements et d'évacuations sanguinolentes, suivis d'une mort prompte. Il existait, paraît-il, de la mésintelligence entre lui et sa femme, ce qui éveilla des soupçons. Les Drs. Hall et Holmes, sont chargés de l'expertise médico-légale. Le premier avait importé, de Glasgow, de l'acide hydrochlorique pur. Les premières épreuves des matières soumises à l'examen fait avec cet acide fournirent une grande quantité d'arsenic. Immédiatement on procéda à l'analyse de ce qui restait d'acide hydrochlorique non employé et l'on trouve qu'il contient une forte proportion d'arsenic. On renouvelle l'expérience de Reinsch avec d'autre acide hydrochlorique purifié, sur une autre portion des matières soumises à l'examen et l'on ne trouve plus d'arsenic. On essaie d'autres expériences inutilement et l'on conclut que le poison trouvé d'abord n'existait que dans l'acide dont on s'était servi. Une lettre du Dr. Hall corrobore ce qu'on vient de lire. Voici l'autre fait : " Dans une affaire qui fit beaucoup de bruit en France, une accusation de parricide par empoisonnement portée contre Madame... MM. Holt et Ozanam avaient remis à la justice un rapport d'après lequel ils concluaient à la présence de l'arsenic dans les intestins et le foie du défunt. Peu de temps après cependant, M. Holt écrivit au procureur général que des expériences qu'il vient de faire avaient donné les mêmes résultats apparents sans qu'il y eût réellement d'arsenic, et il prononce lui-même que son épreuve est insuffisante."

Dans l'affaire Héribé, on allégué les mêmes raisons et, de plus, l'absence de preuve quant à l'identité du cadavre. Le Dr. Coleridge ajoute que, dans ce procès où l'on recherchait les traces d'un double empoisonnement par l'arsenic et par le phosphore, on aurait pu constater la présence de cette dernière substance par des épreuves chimiques, malgré le temps écoulé depuis l'inhumation, ce que l'on a omis de faire.

Petite Revue Mensuelle.

*Palmarum quod felix, faustum, fortunatumque sit omnibus alumnis minoris Seminarium Quebecensis, quod gratum, jucundumque sit ardentissima astantium coronarum in solenni pramiorum distributione, etc.*

Il nous semble que ce n'est qu'hier encore que la voix solennelle de quelque heureux élève de philosophie ou de rhétorique, faisant retentir dans une salle remplie de nos parents et de nos amis, ces paroles magiques, imprimait à nos jeunes cœurs d'indécibles émotions. Et puis, lorsque à chaque prix, la voix grave et rouflante du supérieur du collège, ajoutait le mot sacramentel : *Accedat*, (lequel, par parenthèse, nous semblait incomparablement plus long que tout autre mot de trois syllabes), il nous semble que nous éprouvions quelque chose que nous n'avons jamais éprouvé depuis, dans tous les succès et les désappointements dont la pauvre existence humaine est si habilement tissée.

C'est qu'il est un âge dans la vie, où, de même qu'au lever du jour, dans la nature, tout est calme, frais et lucide, et prêt à recevoir toute impression, bien plus profondément que plus tard, lorsque les organes et l'intelligence elle-même sont fatigués, et épuisés par la grande tâche dont ils ont remplie la plus forte partie. Toute chose à cet âge a une valeur relative beaucoup plus grande, de même que l'objet, qui se dessine sur un horizon vaste et nu, paraît beaucoup plus imposant que s'il tombait sous notre vue au milieu d'une foule d'autres objets qui lui serviraient de terme de comparaison.

Eh bien ! le *palmarum* lui-même a eu le sort de toutes nos belles illusions de jeunesse, il s'est fait vieux, il est disparu, et dans aucune des distributions de prix auxquelles nous avons assisté cette année, nous n'avons entendu ces phrases latines si sonores et si agréablement polies qui venaient couronner si dignement les exercices littéraires d'autrefois. Cela dit, nous n'insisterons pas d'avantage sur cette idée, de crainte que quelque rhétoricien ne nous interloque en nous appelant : *laudator temporis acti* ; ce qui n'est pas plus agréable que de se faire dire en français que l'on ne marche pas avec le siècle, reproche injuste dans tous les cas, car on ne connaît aucun mortel que le siècle ait laissé ainsi en arrière, jaloux qu'il est au contraire de tout emporter dans sa course furibonde.

Du reste, si le *palmarum* ne se lit plus en latin partout, les prix distribués n'en sont ni moins nombreux ni moins beaux. Nous avons remarqué cette année un véritable luxe tant dans la quantité que dans la qualité et nous ne pouvons qu'applaudir à la moitié de ce progrès ; l'autre moitié, c'est-à-dire la première nous paraît douteuse. Où est l'émulation si les récompenses sont universelles ? On nous objectera que c'est autant de bons livres de répandus ; et nous serions assez disposés à nous rendre à cet argument si l'on ne pouvait répliquer que, pour répandre des bons livres, il n'est point nécessaire de le faire aussi solennellement.

Autre innovation : c'est que cette année, on a presque partout fait main basse sur les longs examens publics entremêlés de dialogues, de musique, de représentations dramatiques, de discours, et de mille autres choses, qui durent plusieurs jours, et qui, pour bien dire, menaçaient de ne jamais finir. On se contente d'une seule séance publique remplie par un petit drame, l'exécution de quelques morceaux de musique, la distribution des prix et les discours obligés des élèves et de quelques amis de l'éducation.

Le grand nombre d'exercices publics de ce genre qui ont lieu vers la même époque de l'année, par une température caniculaire, et la sévérité que l'on nous assure avoir été déployée dans les examens particuliers qui ont remplacé les examens publics, nous réconcilient assez facilement à la suppression de ces derniers. D'ailleurs, on commençait à ne plus avoir foi dans ces sortes d'exercices, qui faisaient à beaucoup de gens l'effet d'une loterie, où les élèves les plus paresseux et les moins timides avaient quelquefois les meilleures chances. Mais comme une grande partie du progrès qui se fait dans ce monde consiste précisément à réintenter les choses tombées en désuétude, nous prédisons hardiment que bien des années ne s'écouleront pas avant que quelque zélé réformateur de l'instruction publique ne rétablisse dans toute leur splendeur les trois grandes journées d'exercices littéraires, dont tous nos collégés étaient naguères si fiers.

En attendant, nous devons dire que c'est un exemple que nous serions fâchés de voir imiter par les écoles primaires, que la loi astreint à des examens publics, lesquels nous paraissent d'ailleurs nécessaires pour faire juger aux parents de l'importance de l'éducation, de la bonne tenue de l'école et des progrès que font les élèves. Les écoles normales et les écoles modèles annexes n'en ont été dispensées cette année qu'à raison du court espace de temps pendant lequel elles ont été ouvertes, et il est bien entendu que l'année prochaine elles auront à se soumettre à la loi commune.

Comme nous comptons un bon nombre d'abonnés parmi les élèves des collèges et parmi leurs parents, nous publions dans un supplément le *palmarum* de quelques unes de nos principales maisons d'éducation. Nous donnerons ceux des autres avec notre prochaine livraison. Ainsi, le *Journal* relié à la fin de l'année, (et qui est-ce qui ne le fera pas relire, ne serait-ce que pour conserver quelque souvenir de cette babillarderie qui s'appelle la *petite revue* ?) le *Journal* relié sera une espèce de livre d'or où l'on cherchera non pas des titres de noblesse, mais des titres de gloire juvénile, gloire menteuse il est vrai dans plusieurs cas, mais le plus souvent, gloire de meilleur aloi que celle qui peut nous venir plus tard. Déjà nous voyons les jeunes filles et les collégiés d'aujourd'hui chercher, à l'aide de leurs lunettes, dans le premier volume du *Journal* de l'instruction publique, tout vieux et moisi, de quoi montrer à leurs petits enfants ce qu'étaient leurs grands pères et leurs grand-mères dans leurs bonnes années. — Comment ! grands pères, dites vous ? — Eh, mon Dieu, oui ! grands pères et grand-mères ; mais pour cela toutefois, il faut compter sans la peste et la guerre qui depuis un siècle ont épargné à bien des gens le désagrément de se voir vieillir.

Les anglais et les français surtout ont pris goût à ce dernier remède aux maux de la vie ; et à peine en ont ils eu fini avec leur grande campagne d'Orient que les uns en ont entrepris une seconde presque aussi sanglante, mais aussi presque aussi glorieuse contre les Kabyles, et que les autres se sont mis à la fois trois guerres sur les bras, une en Perse, l'autre en Chine et la troisième dans l'Inde. Dans la seconde de ces expéditions entreprises par le grand empire dont nous formons partie, l'amiral Seymour a détruit les flottilles chinoises et il paraît que, fort de ce succès, on va laisser à Lord Elgin le soin d'en conquérir d'autres d'une nature toute diplomatique, pour concentrer sur l'Inde toutes les forces dont on peut disposer. Elles n'y seront point de trop, car l'insurrection qui vient d'éclater est des plus formidables. Elle a eu pour occasion, l'ordre donné aux cipayes ou troupes indigènes de se servir de cartouches graissées, tandis que la religion des Indous leur défend, à ce qu'il paraît, de faire aucun usage des substances animales, et de se rendre complices après coup du crime qu'il y a selon eux à mettre à mort tout être vivant.

Par suite de cette révolte, l'armée indigène du Bengale se trouverait détruite et c'est sur cette armée que l'Angleterre a toujours dû compter pour le maintien de son autorité. Elle était composée de 70 régiments ; 48 sont en partie révoltés, on s'est hâté de désarmer la plupart des autres. Le gouvernement et le peuple en Angleterre ont montré dans cette occasion l'indomptable énergie qui les caractérisent, de grands renforts de troupes et d'approvisionnement ont été envoyés, et il est bien probable, quelque soit la gravité des événements, que l'on finira par en triompher. La presse anglaise accuse la Russie d'avoir suscité et provoqué cette insurrection, tandis qu'une partie de la presse continentale accuse l'Angleterre elle-même d'avoir favorisé les complots qui viennent d'éclater en Italie. Le mouvement insurrectionnel a été comprimé à Naples, en Piémont et partout où il s'est montré ; mais l'on n'est point sans inquiétude sur la gravité de la situation. Plus que jamais l'Europe est sur un volcan, et ce qui a été tenté hier sans succès peut réussir demain. Trois Italiens ont été arrêtés à Paris pour conspiration contre la vie de l'Empereur et Muzzini et Ledru-Rollin sont accusés avec eux devant les tribunaux comme complices de l'attentat projeté.

Le bruit de tous ces graves événements ne paraît pas avoir plus ému le monde que la mort de deux hommes remarquables, l'un dans les sciences et l'autre dans les lettres, Thénard et Béranger. Tant il est vrai qu'aujourd'hui les sciences et les lettres absorbent plus que jamais l'attention publique !

Thénard fut l'un des plus grands chimistes qui aient existé, et il joignait à ses talents un esprit de religion et de charité qui plaçant chez lui l'homme moral aussi haut que l'homme intellectuel. Un de ses titres à la vénération du genre humain sera d'avoir fondé la société de secours des amis des sciences. Béranger était une de ces gloires nationales pour lesquelles les français éprouvent une espèce de fanatisme ; et cela s'explique lorsqu'on songe qu'il fut le chantre des triomphes récents de la France au moment de ses plus grands revers. Lebrun qui fit des odes sublimes, fut le premier nous croyons à dire ce mot, tant de fois répété depuis, que Béranger avait élevé la chanson à la sublimité de l'ode. Il est à regretter